L'iconographie emblématique de Jésus-Christ.

LE PAPILLON

I. — LE PAPILLON SYMBOLIQUE CHEZ LES ANCIENS

Nous avons vu la Chenille ramper, puis s'arrêter en un lieu choisi par elle suivant son instinct de conservation, et là, s'enfermer dans un imperméable et soyeux cocon à l'abri duquel, devenant chrysalide, elle va se transformer en un être nouveau.

« L'Antiquité, nous dit le célèbre entomologiste Fabre, ignorait les merveilles de la métamorphose des vers ; pour elle, une larve était un ver né de la corruption. La misérable créature n'avait pas d'avenir qui la tirât de son état abject, ver elle avait paru et ver elle devait disparaitre[1]… ».

Cette méconnaissance, par les Anciens, de l'un des plus admirables phénomènes de la vie des insectes fut réelle en ce qui concerne un grand nombre de larves obscures, mais elle ne l'a certainement pas été en ce qui regarde la métamorphose de la Chenille en Papillon.

En Grèce, pour les premiers artistes de l'art mycénien, quelques dix siècles avant notre ère, la Chenille est l'emblème de la métamorphose humaine par la voie du tombeau[2]. Du corps, qui, toute la vie, à été « le char subtil de notre âme[3] », l'âme s'élance comme le Papillon qui vient d'ouvrir son cocon, car, « l'Âme a des ailes », dira plus tard Platon. Et le Christianisme adopta, plus tard, ce symbolisme (Fig. I).

Fig. I. — L'âme sainte portant les fruits du Paradis.
Fresque de la Catacombe romaine de Domitille — IIe siècle ou IIIe.

---

[1] J. H. Fabre, *Souvenirs entomologistes (Le Scarabée sacré)*, éd. Delagrave, p. 32.
[2] Cf. Fred. Houssay, *Parure et flore des Vases peints de l'époque mycénienne*, in *Rev. Archéol*, t. XXX, (1827), p. 105.
[3] Héraclès, *Commentaires sur les Vers d'Or de Pythagore*, trad. Mario Meunier, p. 307.

Voilà pourquoi l'heureux Schliemann, trouva dans les tombeaux princiers de Mycènes, contemporains de Priam, des Papillons impressionnants gravés sur de grands disques d'or[1] (Fig. II), et jusque sur les plateaux d'une petite balance symbolique[2] qui rappelle celle dont Zeus-Jupiter se servit, dit Homère, pour peser les sorts du long sommeil et de la mort préparés pour la destinée d'Hector[3]. « Le Papillon, nous dit le savant Schliemann, est ici, comme dans l'art grec postérieur, l'emblème de l'immortalité de l'être humain[4] ».

L'un des disques d'or des tombes princières de Mycènes. X^e^, IXe s. avant J.-C., environ.

Cette interprétation ne varia pas depuis le temps de la civilisation mycénienne jusqu'en celui de Possidonius d'Apamée (185-109 av. J.-C.) : et c'est bien d'une âme d'origine supérieure à notre nature qu'il s'agit ici ; car l'École Pythagoricienne professait « que l'âme procède de Dieu et non de la Nature, et préexiste, par conséquent, aux corps où elle s'incarne : et elle en tirait « résolument cette conclusion que, détachée du corps, elle échappe à la douleur, et n'est plus sujette à la mort[5] ».

Le Papillon, sortant de son cocon et qui s'envole, agile et ravi, c'était bien en effet pour les Anciens, l'image de « l'âme débarrassée de son enveloppe charnelle (Fig. III et IV). Ces papillons que poursuivent les Eros de la basilique pythagoricienne de la Porte-Majeure sont des Âmes que conquiert et comble la volupté de l'Amour divin[6] ».

---

[1] Cf. Schliemann, *Mycènes*, p. 245 et 247.
[2] *Ibid*. p. 277.
[3] Homère, *L'Iliade*, XXII.
[4] Voir aussi pour les fouilles de Mycènes, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, (Séance du 2 février 1883).
[5] J. Carcopino, *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, à Rome*, 1927, p. 185.
[6] *Ibid*. p. 104.

Fig. III. — L'âme sous forme de papillon humain.
Œuvre d'inspiration grecque.

Fig. IV. — L'âme-papillon, bijou récent.
Argent et émail bleu et rose.

II — LE PAPILLON DANS LA SYMBOLIQUE CHRÉTIENNE

La Langue grecque n'a qu'un seul et même mot pour désigner l'Âme humaine et le Papillon : *Psyché*. Et, pour l'ancienne symbolique chrétienne, cet Eros païen, cet Amour empenné de deux ailes de colombe qui poursuit amoureusement le Papillon, c'est-à-dire la Psyché, l'Âme humaine, cet Eros, dis-je, fut l'un de ces prophétiques symboles, semés par la main divine dans le champ du paganisme, que l'Église n'avait qu'à prendre tels qu'ils étaient, pour les transposer au Christ, l'Amour éternel et le divin poursuivant des Âmes rachetées par lui. N'avons-nous pas vu déjà ce même symbolisme désigner le Sauveur sous les traits du Pécheur, du Chasseur, du Sagittaire et sous la riche fourrure du Guépard ?...

Voilà pourquoi les Pontifes romains des Catacombes n'ont pas hésité à faire entrer la fable d'Eros et de Psyché dans le décor sacré des sanctuaires souterrains où dorment les Martyrs de la Foi : dans une seule des chambres-sanctuaires de la catacombe dite de Domitille, trois peintures emblématiques nous montrent Eros, l'Amour empressé, et Psyché, l'Âme recherchée[1]. Dans les catacombes des saints Pierre et Marcellin, Eros nu et Psyché vêtue échangent d'ardentes caresses et s'embrassent ; aux épaules d'Eros-Christ des ailes de colombe sont soudées, et celles de Psyché portent les ailes du Papillon[2].

Ainsi tous les documents concordent pour faire du Papillon l'emblème de l'Âme humaine, de l'Âme évadée de la chair par la porte de la mort et portée au-dessus du plan terrestre par l'Amour divin : c'est la Chenille humaine transformée qui porte des ailes glorieuses.

---

[1] Voir Dom P. Guéranger, *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, p. 147.
[2] Voir Dom H. Leclercq, *Manuel d'Archéol. Chrét*. t. I, p. 148.

Et si le Papillon est ainsi l'image de la transformation future du corps des Justes, comment ne le serait-il pas du Corps du Juste par excellence revêtant au matin de Pâques un manteau de gloire éternelle.

Pourtant, cette application logique du symbolisme du Papillon à la Personne du Rédempteur, n'est guère sortie du domaine d'une mystique assez restreinte : À citer cependant ici le chaton en cristal de roche d'une belle bague du IVe siècle publiée par Gorlaeus[1] (Fig. V).

Fig. V. — Chaton en cristal de roche d'une bague chrétienne du IVe siècle.

Cette pierre gravée porte un enfant nu pourvu de deux ailes de papillon ; de chaque côté de cet enfant ailé se tiennent deux colombes pareilles à celles qui adorent le Christ sur les peintures des Catacombes romaines, de chaque côté de ses plus incontestables emblèmes. L'enfant se tient devant un grand tau, T, image de la croix, qui porte le monogramme sacré du Christ, X-P, entre l'Alpha et l'Oméga symboliques, les deux lettres grecques qui sont également l'un des emblèmes particuliers de Jésus-Christ[2]. Cet enfant ailé ne peut être qu'un Amour emblématique ou bien l'image d'une âme sainte libérée de la gangue corporelle : placé au pied de la croix, entre les deux colombes adoratrices, accompagné du monogramme du Christ et des deux lettres glorificatrices qui le représentent, n'aurait-il pas été dans la pensée de l'artiste qui le grava, l'emblème de l'Âme de Jésus, quand sur la croix, que le tau représente ici, elle s'évada de son corps expirant.

Et si l'on veut que l'enfant ailé soit un Amour, il ne saurait être, dans ce cadre spécifiquement christique, que l'Amour incarné dont saint Jean a dit qu'« ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin[3] », l'Eros divin que l'art sacré des catacombes romaines nous montrent ailé et nu baisant au visage et pressant sur son cœur l'Âme humaine désincarnée, la chaste Psyché[4].

III. — PROLONGEMENTS DU SYMBOLISME PREMIER DU PAPILLON

Le rapprochement symbolique de l'âme et du Papillon ne cessa pas avec le premier art chrétien, Nous le retrouvons durant le Moyen-Âge dans l'art décoratif,

---

[1] Gorlaeus, *Dactylotheca*, t. I, p. 211.
[2] Voir Dom H. Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét. et de Liturgie*.
[3] St Jean, *Évangile*, XIII, 1.
[4] Voir Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* t. I, vol. I, Vbo 1470 à 1554, col. Âme. — *Manuel d'Archéol. Chrét.* t. I, p. 148.

par exemple à Saint-Marc de Venise où l'âme d'Adam, placée sous le souffle créateur de la Trinité sainte est représentée par un corps de jeune fille aux ailes de papillon.

Dans l'art littéraire, c'est Dante qui, parcourant les cercles dolents du Purgatoire, entend des âmes lui dire que chacune d'elles est un vermisseau né pour former l'angélique Papillon :

Non v'accorgeti voi che noi siami vermi

Nati a formar l'angelica farfalla[1]...

Faut-il reconnaître aussi l'âme libérée volant vers la « Récompense » dans le papillon de ce médaillon d'émail du Moyen-Âge qui monte vers une grande et belle couronne ? (Collection du Comte Raoul de Rochebrune — Fig. VI).

Fig. VI. — Médaille émaillée du Moyen-Âge.
Dernière période. — Collection du Comte R. de Rochebrune.

Bien plus tard, Consorti grava magistralement un beau dessin de Canova (1747-1822) représentant l'Âme, Psyché, qui tient un papillon qu'elle pose sur son autre main[2].

Nos traditions populaires, actuellement en France, ont conservé la même pensée, et André Godard écrivait en 1925 : « J'ai vu une paysanne, qui n'eut manqué ni messe, ni vêpres, reconnaitre dans un papillon l'âme d'un mort[3]. Dans nos campagnes des provinces françaises de l'Ouest, le beau papillon jaune vif, très élégamment découpé qui paraît, le premier de tous, sous le soleil de mars ou d'avril, le « *Cléopâtre* » des naturalistes, est particulièrement attaché au traditionnisme du Christ ressuscité. On l'appelle en certaines campagnes, « le Jésus de Pâques » (Fig. VII), parce que son apparition coïncide à peu près avec le temps pascal et qu'il est le premier papillon qui sort de son cocon comme d'un tombeau.

[1] Dante, *La Divine Comédie — Le Purgatoire*, chant X.
[2] Cf. Artaud de Montor, *Trad. de la Divine Comédie*, p. 184.
[3] A. Godard, *La Piété Antique*, p. 130.

Et cela rappelle la parole de saint Paul qui, parlant du Christ, nous dit : « Il est le premier de la résurrection des morts[1] ».

Fig. VII. — Le Papillon « Cléopâtre ».
(Deux tiers de grandeur réelle).

IV. — LE PAPILLON, EMBLÈME DE LA LÉGÈRETÉ D'ESPRIT ET DE L'INCONSTANCE.

Depuis trois siècles, combien de « faiseurs d'images » ont représenté plus moins heureusement un flambeau luxueux, ou simplement une chandelle de pauvre, aux flammes desquels des papillons vont étourdiment brûler leurs ailes ! La flamme est ici souvent, pour l'emblématique chrétienne, la femme attirante et trompeuse qui, faisant espérer un enviable bonheur brûle, au contraire, et l'essor et la vie.

Saint François de Sales donne une interprétation analogue : « Comme le petit papillon, dit-il, voyant la flamme, va curieusement voler autour d'icelle pour essayer si elle est aussi douce que belle, et, pressé de cette fantaisie, ne cesse point qu'il ne se perde au premier essai : ainsi le jeune cœur pour les flammes voluptueuses[2] ».

C'est là surtout le sort des papillons nocturnes ; les papillons diurnes qui volent de fleur en fleur sans s'attacher définitivement à aucune, ont en symbolisme une tout autre signification, celle d'être l'image de l'inconstance de notre esprit, de la légèreté volage de notre cœur. Une fine estampe en couleur du XVIIIe siècle, gravée par Benoist, d'après dessin de Schall, montre une balance dans un des plateaux de laquelle est un Amour ailé, et, dans l'autre plateau, un papillon s'est appuyé : son poids, si faible, fait pourtant pencher la balance de son côté, c'est que, nous dit l'artiste : « *L'amour est encore plus léger* ». Et c'est une femme qui tient la balance, mais,

« … je sais même sur ce fait,

Bon nombre d'hommes qui sont femmes »,

pourrait répéter ici, M. de La Fontaine[3].

---

[1] *Actes des Apôtres*, XXVI, 23.
[2] Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote* (1608).
[3] La Fontaine, *Fables*, livre VIII, fable VI.

Ainsi, « les papillons nous peignent nos propres égarements et nos propres défauts[1] ».

V. — ASPECTS SATANIQUES DU PAPILLON

En l'une de ses variétés nocturnes, au moins, celle du « Tête de mort », le Papillon a été condamné par le peuple chrétien à représenter Satan. Les naturalistes appellent ce papillon-là, le *Sphinx Atropos* (Fig. VIII), nom qui fut celui de l'un des trois Parques antiques, celle qui, de ses ciseaux inexorables, coupait le fil de la vie.

Fig. VIII. — L'*Atropos* ou Sphinx tête de mort, au repos (Un peu réduit).

Le « Sphinx tête de mort », qui atteint quelquefois en France jusqu'à sept centimètres de longueur et treize d'envergure, porte, sur le dessus de son thorax sombre, une figure en jaune clair qui ressemble à l'image d'un crâne décharnée. Cette marque lugubre et la stridulation qu'il fait entendre parfois dans la nuit quand il vole, l'ont fait, et le font encore regarder en maintes régions de nos provinces, comme un porteur d'influences infernales ou comme un messager de mort : Au début du siècle dernier, en Bretagne, les *Sphinx Atropos* s'étant montrés particulièrement nombreux pendant que sévissait une terrible épidémie, furent rendus responsables de la mortalité[2]. Les sorciers de cette même province torréfient l'*Atropos* pour faire entrer ses cendres dans la composition de remèdes suspects et de poudres maléfiques[3].

Dans les campagnes d'entre Charente et Garonne on prétendait autrefois, qu'inoffensif durant le jour, le Sphinx tête de mort, peut, la nuit, frapper les petits enfants d'une morsure irrémédiable, et cette particularité, qui s'apparente avec le vampirisme, s'accorde avec le caractère mythique de la Parque Atropos dont il porte le nom.

Dans le domaine de la réalité, et au même titre que les frelons, le Sphinx tête de mort est regardé comme l'un des ennemis des abeilles, dans les pays lointains surtout où prospèrent encore les abeilles sauvages, car, le miel n'y étant pas protégé par l'enceinte d'une ruche à petite porte, le gros papillon nocturne y peut aisément atteindre le miel et s'en gorger. La symbolique chrétienne aurait pu mettre

[1] F. Pron, *Psyché*, p. 80.
[2] Voir *Le Sphinx tête de mort*, in *Magasin Pittoresque*, t. I (an. 1833), p. 244.
[3] Renseignement du frère Gilles, de la Congrégation de Saint-Gabriel.

opportunément ce dévastateur en opposition avec le Christ abeille, producteur du miel spirituel de la Doctrine chrétienne : je n'ai pas connaissance que ce rapprochement ait été fait.

Orly (Seine).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.